

La cloche : (légende de la Vallée de Joux)

Autor(en): **Destrelles, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 36

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211505>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

troupeaux descendus ; si, surtout, regardant l'ombre monter et le soleil rougir les cimes, on y attend la venue de la nuit, Salanfe parle, alors, et le plus insensible en comprend la poésie ; poésie d'antique solitude et de sublime silence ; poésie qui fait rêver qu'assistant au premier âge du monde on est l'Adam de la création nouvelle, ou que, dernier survivant des générations éteintes, on est resté seul avec la nature et Dieu.

» Ah ! s'il est un pays où l'on se surprenne parfois à dire : *Ubi bene, ibi patria*, c'est bien celui qui renferme, au sein de ses libres montagnes, ces sites enchanteurs, ces sublimes vallons. Plusieurs pourront m'en blâmer, mais si le sort m'exilait aujourd'hui sur quelque page lointaine, je sens que j'aurais à pleurer deux patries.

» Rochers brunis, sombres forêts de mes Cévennes, où s'est abritée mon enfance, jamais, certes, vous ne sortirez de mon souvenir ; toujours, en moi, il y aura quelque chose qui vibrera à votre nom ; enrichi même des grands souvenirs des Alpes, je laisserai plus d'une fois errer ma pensée distraite parmi les genêts de vos montagnes, mais ce peuple que j'aime, cette liberté que j'ai apprise à chérir, ces Alpes que j'ai si souvent rêvées, et où, maintenant, il m'a été donné de passer de si beaux jours, ont vraiment une moitié de mon cœur. A toi, France, appartiennent ma jeunesse et mes premiers souvenirs ; à toi ce qu'il y a de plus intime dans mon cœur et ma pensée ; mais à toi, libre et belle Helvétie, je voudrais parfois donner le reste de mes jours. »

En chasse. — Deux chasseurs — dont un novice — sont en forêt. Chacun est à son poste, attendant l'occasion de faire feu.

Soudain, sur la route, tout là-bas, un lièvre de belle-taille, s'avance, insouciant du danger qui le menace.

Le chasseur novice l'aperçoit ; mais il est trop éloigné de la bête pour la tirer. Son compagnon, plus rapproché, à la vue du lièvre, s'est prudemment et silencieusement dissimulé dans les broussailles, le doigt sur la détente.

Alors, le novice, à toute voix :

— Hé ! François, où es-tu ?... Dis-voilà, ce serait assez le moment de l'occuper de ce qui vient là-bas sur la route !

A cette exclamation, le lièvre dresse les oreilles, pointe, fait volte-face et disparaît dans le bois.

Et François, sortant de sa cachette, rouge de colère, à son compagnon, qui le rejoint :

— Magnu, va !

DUÈ GANDOISÈS

Djan a Derbon et sa bouéba.

Vaique dzo on'an que clia guieral'a queminci, mâ quand vaô-te itre finia ? Nion n'ein sâ ren.

Lé sordâ dé per tzi no, qu'étiât rêvegnâ lou quatrou dé marse sont dzo rêternâ ai frontièras dâ grand tims. Lé derrai dzo daô mâ défévra, lein a passâ bin dou régiment dévânt tzi no, allâvânt tî à Lozena po la parâda dévânt lou généra. Martzivânt dein onrudou patregot. L'ein a zu qu'auqué z'on de noutron carrou que se sont immodâ po veire clia parâda su la plia-cetta dé St-Francois. L'ai az'u on n'homou dai z'inveron pâs mau imbêtâ persti Lozena. L'est ion que l'a lou diâblou dè menâ ion dè sé z'in-fan dein tî sé voyâdzou.

Por allâ vouâtî clia parâda, nouïon Djan a Derbon l'a prai avoué li onna bouébetta dé naô ans, la Wilma. Se l'avai menâ lou premi boué-bou, Albey, que l'a quienze ans et atant de croifondze quion protiuoren, on arai pu pardounâ, mâ onna bouéba dein onna cougna dinche fo le grantés dzins l'ont dza bin dè la pinnâ sè teri d'affère !

L'est pas l'imbara, mâ clia parâda l'avai pâ pûre queminci, que Djan a Derbon l'avai dzo sèna son infant per la vela. Demandâve à tot lou mondou aprî clia bouéba, mâ nion n'ein savai ren. Mâ tot parai on brâvou gâpion l'a zu pedi daô pourou Djan que segotâve et l'ai a demandâ :

— Quelle robe a-t-elle mise, votre bouéba ?

— Oh ! bin, mossieu, elle avait mis une robe grise, couleu marron et pi des caneçons bleus que sa tante Zabeau lui avait donnés.

Metzi et sè choqués. — L'autro dzor, la Griton, la fenna à Metzi, fasai on détérin daô diabilis por cein que s'n'homme ne volliâ pas sè lavi lè z'ertès pu soveint. La Gritou l'avai ma fai bin rêson ; l'est pas on plliési que d'avai on compagnon dè clia sorta.

— Mâ qu'aich-te, bedoumâ, l'ai repond Metzi ; mē lavâ lè pi que sant dza trû petits, vona sô-tant praô diuche dein mâ choqués !

David daô Teliet.

La clé des proverbes.

Prendre quelqu'un sans vert, dit-on en proverbe, c'est-à-dire : « prendre quelqu'un au dépourvu ».

Cette expression vient d'un jeu qui s'était autrefois introduit dans la société, et qui consiste à prendre pendant tout le cours du mois de mai une personne sans quelque plante verte sur elle, n'eût-ce été qu'un brin d'herbe. On disait à qui l'on rencontrait : « Je vous prends sans vert ». Et s'il n'avait de quoi démentir l'apostrophe, il payait l'enjeu prévu.

La punition ordinaire, dans le petit peuple, était de recevoir un sceau d'eau sur la tête. Celui qui le versait disait en même temps : « Je vous prends sans vert ».

LA CLOCHE

(Légende de la Vallée de Joux.)

La charmante légende que voici a été publiée dans la *Feuille d'avis de la Vallée*. Le *Conteur* pouvait-il ne pas la saisir au passage ?

Le ciel rougissait encore au couchant. Quelques étoiles s'allumaient là-haut. Tout était calme et doux. Pas un frisson sur le lac où se mirait la lune en une longue traînée blanche. Je m'assis sur une pierre, au bord de l'eau, au pied d'un énorme rocher descendant à pic. J'étais saisi devant cette grandeur, cette poésie du soir. Je ne sais pourquoi je me figurais que ce devait être ainsi, autrefois, alors qu'on croyait encore aux fées, aux esprits. Et je regrettais amèrement de n'avoir pu vivre à cette époque pleine de mystérieux...

J'entendis alors comme le son d'une cloche, un son très clair et très doux. Et tout à coup, je vis près de moi un moine, dans sa robe noire, qui se signait. Il était à tête nue et ses longs cheveux blancs retombaient en boucles sur ses épaules. Son visage était pâle et ses yeux noirs gerdus dans la vague, me semblaient doux, quand un éclair ne les faisait pas briller. Enfin, la cloche se tut. Après un moment, je dis au moine :

« Monseigneur, que faites-vous ici ? et qui êtes-vous ? Vous paraissez si vieux ».

Il me regarda et eut un triste sourire.

— « C'est vrai, dit-il, que je suis très vieux. »

— Mais, vous n'habitez pas ma vallée, dis-je, il n'y a pas de couvent.

Il reprit lentement :

— Je l'ai habitée une fois. il y a quelques siècles.

Je ne m'étonnai pas ; j'étais dans le passé plein de miracles.

— Et pourquoi ne l'habitez-vous plus ?

Le son de la cloche reprit soudain et le moine tomba à genoux.

— Prions, dit-il, en épelant son rosaire, prions, mon fils.

Puis il se releva et il me conta le récit que je dis de sa voix calme et profonde. Il ne s'interrompait que lorsque la cloche chantait sur l'eau, pour se mettre à genoux et prier.

— Distinguez-vous aux pâles rayons de la lune, cette tour qui se dresse de l'autre côté du lac ? C'est le couvent dont j'étais l'abbé. Il était déjà ancien quand je vins l'habiter. La mousse déjà tapissait ses murs brunis. Il était tout entouré d'arbustes, de sapins, comme il y en avait dans toute la vallée d'ailleurs, qui n'avait été que très peu défrichée. Nous étions trois moines et moi. Tout le jour, nous allions couper des arbres et labourer la terre, interrompus seulement par les heures de prière. Le soir, nous chantions des cantiques, assis sur l'herbe où commençait à perler la rosée. Les hommes étaient peu nombreux dans cette contrée, mais ils nous aimaient bien et venaient souvent adorer Dieu dans notre chapelle.

— C'étaient les temps heureux, ô mon fils.

— Monseigneur l'évêque vint nous voir. Il savoura nos fruits, mangea du pain que nous avions pétri, but du lait de nos vaches. En retour, il nous donna une petite cloche d'argent, qui devait nous appeler à la prière. Je la pendis moi-même dans la tour et nous entendions matin et soir son timbre clair qui chantait dans la vallée. Elle savait être triste pour les glas, joyeuse pour les baptêmes, autoritaire pour les messes et personne ne pouvait lui résister.

Puis un jour, jour sombre. Il tonnait avec fracas. Le vent hurlait dans les sapins et j'entendais le lac gronder. Nous étions tous à l'autel, prosternés devant le Seigneur et sa sainte mère. La nuit vint et l'orage ne cessait pas. Tout à coup, j'entendis heurter à la porte. Je cours ouvrir et je distinguai à la lueur des cierges plusieurs hommes armés.

Le vent s'engouffrait dans la salle et faisait flotter toutes les tentures. La pluie aussi, par instants, m'inondait tout entier.

— L'abbé, dit l'un de ces hommes, il nous faut déloger. Le Seigneur du pays ne veut plus de moines ici.

— Comment, m'écriai-je, mais je suis dans la maison de Dieu et je n'obéirai qu'à Dieu.

— Voulez-vous résister ? s'écria cet homme et il s'avança vers l'autel, sans respect, avec un air farouche. Je vis qu'il s'emparait du Christ d'ivoire et qu'il allait le lancer dehors. Alors, saisi d'une sainte ardeur, exaspéré par l'impie de cet homme, je m'emparai de l'ostensoir et le fendis le crâne. Ses compagnons voulurent percer de leurs épées, mais les moines me fendirent avec courage. Au milieu de la lutte j'entendis soudain la petite cloche qui carillonnait avec furie. Je ne fis qu'un bond jusque dans la tour. Laisser cette cloche aux mains de ces hommes qui nous attaquaient. La cloche de Monseigneur ! Je la pris sous ma robe et m'enfuis dans la nuit. Dérochant une barque au rivage, je me laissai entraîner par les vagues. Arrivé au milieu du lac, je lançai en pleurant la cloche dans l'eau. »

Le moine s'arrêta un instant. Il pleurait et la cloche sonnait plus doucement, doucement.

Enfin il reprit :

— O mon fils, le couvent fut à moitié détruit, mes trois frères furent tués et moi je m'enfuis dans le jour sombre. Le soir, m'étant assis au pied d'un arbre pour me reposer, je crus entendre une voix qui me parlait.

— Frère moine, tu as tué ! Tu as commis un crime horrible. Il te faut l'expier. Tant que la cloche d'argent de Monseigneur sonnera, tu mourras pas et tu iras de ville en ville faire du bien.

— Ce fut ainsi, mon fils. Voilà des siècles que j'erre par le monde, toujours seul. Chaque an-

née je reviens écouter si la cloche tinte encore. Et son carillon me fait frémir, car je pense aux beaux temps d'autrefois et aux malheurs que j'aurai encore à supporter pour mériter le royaume de Jésus.

Elle ne sonne que lorsque le temps est calme et doux comme ce soir, parce que cette douceur rappelle les jours de jadis, parce qu'elle ramène de l'air du passé.

Le moine s'étant tu, j'entendis la cloche qui sonnait plus doucement, c'était comme un soupir harmonieux.

Et l'abbé retomba à genoux, continuant sa prière en égrenant son chapelet.

Jean DESTRELLES.

ON EST D'ICI !

C'EST le rôle du *Conteur* de donner le meilleur de lui-même au coin de terre qui nous est particulièrement cher et de défendre aussi bien qu'il le peut — et, certes, la tâche n'est point aisée — notre petit foyer vaudois et tout ce qui en fait l'originalité et le charme, contre l'intrusion d'un cosmopolitisme de jour en jour plus envahissant, plus impudent aussi.

Déjà, nous ne sommes plus guère chez nous. Veillons de ne devoir pas bientôt avouer que nous ne sommes plus nous.

Oh ! ne riez pas ; ne haussez pas les épaules ! Nous sommes en bon chemin de nous désorienter. Voyez nos citadins ! Ne s'efforcent-ils pas d'être, ou tout au moins de paraître, le moins possible Vaudois ? Or, quand on ne veut plus paraître ce qu'on est, quand — le mot est un peu fort, peut-être, mais il exprime bien le fond du sentiment auquel nous faisons allusion — quand, en telle occurrence, on a honte de ce qu'on est, on est bien près de ne l'être plus. C'est un grand tort ; peut-être même un grand danger.

Ah ! que ceux qui ne rougissent pas de n'être que de simples enfants du canton de Vaud, si beau, se lèvent contre ces renégats ; que sans en faire ostentation, ce qui serait pour le moins ridicule, ne cherchent pas trop, pourtant, à cacher nos petits faibles du cru. D'autres que nous en ont aussi ; ils s'y résignent.

D'aucuns opineront, sans doute, qu'il vaudrait bien mieux que nous n'en eussions pas, de ces faibles, petits ou gros. Hem !... Peut-être ?... Ce n'est pas sûr. Les gens « parfaits », s'il en est vraiment, car il n'est pas question de la légion de ceux qui croient l'être et « paonnent » en conséquence, doivent distiller diablement d'ennui dans leur entourage.

Et puis, n'est-ce pas souvent par la connaissance de ses petits défauts qu'on arrive à découvrir les grandes qualités d'un peuple.

Aspirations, qualités, défauts même, à l'occasion, que tout ce qui peut nous être sujet de rapprochement soit mis à profit. Groupons-nous ; serrons les rangs. Nous verrons après à nous corriger de nos défauts. Le plus pressé, tandis qu'il en est encore temps, c'est de nous défendre contre le cosmopolitisme rongeur, qu'il ne faut point confondre avec l'internationalisme, dans le bon sens de ce mot ; c'est de rester Vaudois, bons Vaudois, de garder le plus longtemps possible et avec une légitime fierté, nos coutumes, nos traditions régionales et locales, non point comme une curiosité à l'intention de la galerie, des « étrangers », mais pour nous, pour notre propre agrément. Les étrangers trouveront bien d'autres moyens de distraction. Nous ne sommes pas des comédiens et notre vie nationale n'est pas une pièce de théâtre.

Restons Vaudois ! En serons-nous moins bons Suisses, moins bons citoyens de l'humanité ? Non point. Notre besoin et nos traditions de démocratie et de liberté nous attachent fermement à la Suisse, terre classique de liberté et de démocratie. Les grandes lois naturelles lient le

sort de chacun de nous au sort commun de tous les hommes. Notre planète, petit point dans l'espace, nous entraîne tous, petits et grands, faibles et forts, humbles et puissants, Vaudois, Suisses, Français, Anglais, Italiens, Russes, Allemands, Japonais, Chinois, Sioux, Iroquois, Patagons, etc., blancs, jaunes, noirs, rouges, en sa course vertigineuse vers l'infini. Un rien, une mauvaise rencontre, dans l'espace sillonné de mondes en mouvement, peut la réduire en poussière, et nous avec.

Mais pas de sombres pensées ; attendons les événements. En attendant, soyons de chez nous, vivons de notre vie, comme disait Juste Olivier.

J. M.

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

LES ANES D'OUCHY

PAR BENJAMIN DUMUR

— Vraiment ?... oh ! quel bonheur ! reprit aussitôt notre peintre, en contrefaisant le ton qu'avait pris Louis un moment auparavant. Répétez-moi ces bonnes paroles, répétez, je vous en conjure ! Mais comme il ne voulait pas profiter de sa position, il se hâta d'ajouter : Ceci dit par plaisanterie. En effet, mademoiselle aime quelqu'un, c'est évident, à son âge ! J'ai mes petites raisons de croire que ce n'est pas moi, donc c'est vous.

L'argument était si concluant que Louis en fut enchanté. Il ne se possédait plus, tant sa joie était grande ; il riait, il parlait sans suite, remerciant avec effusion M. Brocard de ce qu'il n'était pas aimé. Ce fut bien pis encore, lorsque celui-ci déclara qu'il fallait s'entendre avec Roeseli, et vite la demander à son oncle. On fixerait le jour du mariage. La bénédiction aurait lieu au temple d'Ouchy. Le dîner se ferait à Morges. — Oui, poursuivit M. Brocard, quand je me mêle de quelque chose, il s'agit que ça marche. Allons, de la gaité !... Le champagne coulera à flots. Je fais mon voyage en Italie, et, dans un an, je repasse ici pour baptiser le marmot.

Quant aux fonds de roulement, n'en parlons plus, des bêtises ! Depuis que nous avons la Californie, l'or ne manque pas. Je vous en offrirais, si je n'étais bien sûr que vous refuseriez. Mais j'ai une idée. Les principaux membres de la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest sont de mes connaissances. Pas plus tard que l'an passé, j'ai fait le portrait de l'ingénieur, qui est le neveu du cousin d'un de mes oncles ; bref, je me charge de vous procurer une place dans les bureaux de l'administration. Quinze cents francs ou à peu près, cela vous va-t-il ?

Si cela lui allait, quelle question ? Le petit Louis, rien que de penser à une pareille somme, se sentait des éblouissements au cerveau. Il croyait rêver. Léonce vit bien qu'il voulait le remercier, mais que les paroles lui faisaient défaut.

— Assez, assez, dit-il ; revenons à Roeseli. Et depuis longtemps la nuit avait succédé au crépuscule, que nos nouveaux amis se promenaient encore dans la campagne Haldimand.

Cependant Mme Bernard était dans les plus grandes angoisses. Vers le soir, tandis qu'elle était occupée dans la cuisine à préparer le modeste souper, elle avait entendu soudain le pas de plusieurs personnes qui montaient l'escalier. La porte s'ouvrit.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle en voyant apparaître plusieurs femmes du voisinage.

— Vous ne savez pas ?
— C'est un bien grand malheur.
— Qui l'aurait cru pourtant !
— Un si brave garçon ! on n'y comprend rien.
— On m'a raconté qu'il y avait par là-dessous une lettre de la petite Bernoise. Il paraît que sa tante ne se trompait pas sur son compte ; elle manigançait des accointances.

— Tout retombe sur ce pauvre Louis,
— Aussi en a-t-il perdu la tête. Je ne m'explique pas les affaires autrement : monsieur Brocard qui ne lui avait rien fait.

— Heureusement que ce n'est pas grave
— La mère Suzon en répond.
— Il ne faut pas vous épouvanter.

Toutes les commères parlaient à la fois, impossible de rien comprendre. Mais déjà Mme Bernard était tout effrayée ; elle présentait la vérité.

— Voulez-vous me faire mourir ? s'écria-t-elle ; au nom du ciel, expliquez-vous ! Et lorsque la pauvre mère comprit ce qui s'était passé, oh ! alors, un terrible frisson parcourut ses veines ; sa première pensée fut pour son fils.

— Où est-il ? où est-il ? s'écria-t-elle.

On n'en savait rien. Le sommelier de l'hôtel de l'Ancre l'avait vu s'enfuir du côté de la campagne Haldimand, il avait disparu dans le sentier qui longe le lac.

Une idée affreuse traversa l'esprit de Mme Bernard. Louis, disait-on, était blême et paraissait en proie à une frayeur immodérée ;... le malheureux ! il pouvait avoir attenté à ses jours. Mais peut-être était-il encore temps de l'arrêter. Hélas ! la veuve se traînait à peine au moyen de ses béquilles, et, dans cette occasion plus que jamais, ses jambes endolories lui refusaient tout service.

— Courez, mes bonnes amies, dit-elle avec l'accent de la plus vive appréhension, courez ; il faut qu'on le trouve, il faut qu'on le ramène.

On obéit ; Mme Bernard resta seule, allant de la porte à la fenêtre, et de la fenêtre à la porte. Elle prêtait l'oreille à tous les bruits du dehors, rien ! Et au pied du lit, l'horloge de la Forêt-Noire continuait à lancer de droite et de gauche son long balancier. Quels moments ! Soudain un pas bien connu se fit entendre dans la rue. Mme Bernard courut au haut de la rampe ; déjà elle serrait son Louis dans ses bras. — D'abord elle ne put que pleurer ; son fils l'entraîna dans la cuisine et la fit asseoir devant le feu.

— De la joie, cria-t-il, de la joie, ma mère !

— Oui, mon enfant, te voilà, je croyais t'avoir perdu. Le reste n'est rien.

— Elle m'aime !

— En effet, je t'aime encore, malgré ta conduite ; comment pourrais-je faire autrement ?

— Oh ! je le sais bien, répliqua Louis, tu es si bonne, si tendre ! tu m'as pardonné ;... mais ce n'est pas de toi que je parle.

— Et de qui donc ?

— C'est d'elle !... il me l'a assurée.

— Que veux-tu dire ?

— Une place au chemin de fer.

— Mais, mon cher enfant...

— Tu ne veux pas me croire ; moi aussi, j'étais étonné, mais tout est convenu ; il a fait le portrait de l'ingénieur et, si je me souviens bien, celui de son épouse. A moins que tu ne t'y opposes, la noce aura lieu dans quelques semaines ; on nous marie à Ouchy. De là, nous partons pour Morges.

Mme Bernard crut décidément que son fils devenait fou. Heureusement, celui-ci ne lui laissa pas le temps de s'effrayer. Il parlait comme une pie, riant et chantant tout à la fois. Son récit, il est vrai, n'avait pas beaucoup de suite, mais une mère comprend à demi-mot.

Cette nuit-là, il y eut à Ouchy deux personnes qui ne dormirent pas tout-à-fait aussi bien qu'à l'ordinaire.

M. Brocard ne s'était de sa vie senti aussi content ; certes, une bonne action valait la meilleure des revanches. — Mon cousin, l'élève de marine, pourra se moquer de moi à son aise, toujours est-il que je lui raconterai toute l'aventure. Je suis fier de ce que j'ai fait, cela me suffit. Voyons, il me reste encore à obtenir cette place que j'ai promise ; ce ne me sera pas difficile : vite deux ou trois lettres. M. Brocard s'assit à son bureau et écrivit pendant une demi-heure ; puis, comme il éprouvait un léger mal de tête provenant sans doute de sa chute, il se mit au lit. (A suivre.)

Avec le bâton le bon devient méchant, et le méchant pire.

Vieux foin est difficile à enflammer, plus difficile à éteindre.

Le vieillard amoureux, c'est l'hiver fleuri.

➔ Voir illustration en 4^{me} page.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.